

## Les chemins obscurs

Une telle occasion ne s'était pas présentée depuis des semaines. On trouvait parfois des hommes sur les sentiers qui lacéraient le dense manteau forestier, mais rares étaient ceux qui les parcouraient seuls, surtout à la tombée de la nuit.

Jusque-là, son existence dans les montagnes du Valromey avait rarement fait appel à ses facultés de grand chasseur. La faune s'était appauvrie en cette région au fil des siècles : des léporidés aux biches au comportement toujours prévisible, la chasse sauvage n'offrait qu'un maigre frisson. Surtout depuis qu'il était seul, il préférait s'attaquer aux troupeaux de brebis ou s'introduire dans les poulaillers des fermes alentour : l'absence de défi était compensée par le rendement du butin qui dépassait de loin l'effort fourni, et l'agitation découlant de son assaut le grisait. Il aimait ressentir l'onde de panique se propager entre les corps chauds et s'enivrer du sang jaillissant des gueules ouvertes sur des cris perçants ; puis, régnant sur le silence revenu, pressentir la ridicule frénésie qui s'emparerait bientôt des hommes en découvrant le lendemain son macabre tableau.

Mais cette fois, un autre genre d'élan l'avait animé quand il avait entendu l'écho d'un pas lourd sur les cailloux, et qu'en se rapprochant de la lisière du chemin, il avait aperçu la silhouette de l'homme qui avançait, seul, s'essoufflant sur le sentier qui se découpait entre les sapins. Sa gorge s'était gonflée de salive à la promesse de la chair tiède tout proche, enveloppée sous des couches de laine dont filtraient par moments des effluves à la fois moites et froides, comme celles émanant de vieilles pierres d'église après la pluie. Il lui avait instinctivement emboîté le pas.

\*

L'homme progressait sur la pente d'un pas ferme, mais prudent. Depuis quelques kilomètres déjà, il était gêné par un caillou dans son soulier, mais il n'était désormais plus question pour lui de s'arrêter.

C'était peu après le col de la Rochette qu'il avait pris conscience d'être suivi. Ça avait commencé par la vague impression qu'on l'épiait, qui fut rapidement confirmée par un léger bruissement de cailloux derrière lui – que quelqu'un moins habitué que lui aux traversées en forêt eût à peine remarqué. Il avait d'abord cru à ces réseaux de brigands qui sévissaient depuis plusieurs années dans la montagne, attaquant les voyageurs pour les dépouiller et, une fois sur deux, les laisser pour morts. Il connaissait bien ces dangers car son ancien travail de précepteur l'avait amené à sillonner la région pour donner des cours de français aux jeunes bourgeois d'une poignée de villages alentour. Les chemins du Valromey n'avaient plus de secrets pour lui, même les plus impénétrables, qui serpentaient sous l'écran sombre de la végétation et ne figuraient sur aucune carte. Cette connaissance le prémunissait contre

d'éventuelles attaques car il faisait des détours pour éviter les lieux de passage les plus empruntés sur la route principale, autour desquels les bandits étaient souvent tapis. Il voyageait également avec un étonnant parapluie, offert par son père comme cadeau de mariage, qui dissimulait une baïonnette : il lui suffisait d'actionner un bouton pour l'extraire du manche. À vrai dire, il ne l'avait encore jamais utilisée contre un homme, mais plutôt comme bâton de marche lors de ses plus longs périple : l'embout en était d'ailleurs tout abîmé. Quoi qu'il en soit, rien que de l'avoir en sa possession l'armait de davantage d'assurance.

C'est pourquoi l'effroi ne l'avait saisi qu'au détour d'un virage lorsque, lançant un regard furtif par-dessus son épaule, il s'était aperçu que le rôdeur était en fait une bête hautement plus inquiétante qu'un homme.

\*

Il fallait à tout prix qu'il ne laisse transparaître aucun signe d'hésitation ni de faiblesse. Ses aînés l'avaient prévenu : les loups n'attaquaient que les hommes à terre. Comme si un code d'honneur tacite s'était établi au fil des siècles entre les deux espèces, ils semblaient consentir à accorder un peu de clémence aux hommes qui traversaient leurs territoires boisés, mais à condition que ces derniers soient à la hauteur du respect qu'ils réclamaient. Ils guettaient ainsi le moindre signe de vulnérabilité qu'ils interprétaient comme un aveu de faiblesse ou un consentement à se livrer à eux. Parfois même, ils confondaient aisément cette fragilité ostensible avec une supplication à leur égard : les yeux ronds de leur proie terrorisée devenaient pour eux implorants – étant déjà brisés, les loups pouvaient donc bien leur faire la faveur de les libérer de leurs maux.

L'enjeu était alors vital pour Joseph de garder son sang-froid et d'avancer d'une démarche assurée sur le sentier. À travers les battements de son cœur résonnant dans ses tempes, il percevait la présence du loup qui maintenait derrière lui une distance de quelques mètres. Tant qu'il continuait à avancer avec détermination, rien ne pouvait lui arriver, se répétait-il. Ce qui l'inquiétait le plus, c'était le jour qui déclinait à vive allure : la lumière filtrant à travers les sapins faiblissait à chacun de ses pas. Il n'aurait jamais dû passer la nuit de la veille dans cette auberge miteuse où il avait fait halte à son retour d'Ars-les-Dombes. Il pensait, ce faisant, scinder à mi-chemin le long trajet de cent kilomètres jusqu'à son hameau de Roche Pelaz dans le Haut Valromey, mais cette escale s'était avérée bien trop éloignée de son point d'arrivée. Il aurait été plus judicieux d'entamer davantage de route le premier jour du voyage, avant que les courbatures dans ses jambes ne s'éveillent et ne ralentissent sa cadence. Il pensait arriver chez lui avant la tombée de la nuit, qui avait suffisamment reculé en ce mois d'avril pour lui permettre d'appréhender la route en deux jours de marche au lieu de trois – mais il avait visiblement été trop ambitieux. Bien qu'il connaisse le chemin sur le

bout des doigts, l'obscurité embrassant le relief pourrait bien le faire trébucher sur une branche ou glisser sur une pierre, et signer ainsi son arrêt de mort.

Était-ce cela que le curé d'Ars avait pressenti lors de leur rencontre ? Que c'était la mort qui allait le faucher sur le retour du voyage, qui lui ôterait toute nécessité de faire un choix entre les chemins de vie se présentant à lui ? En effet, il était tiraillé depuis plusieurs mois quant à son futur, et il avait écrit au curé d'Ars pour obtenir un rendez-vous afin de lui demander conseil. Ce dernier était devenu une figure emblématique dans toute la France au cours des décennies passées, grâce à l'écho qu'avaient eu ses nombreuses œuvres bienfaites ainsi que la rumeur de son quotidien austère, entièrement tourné vers Dieu. Cette notoriété avait entraîné un afflux incessant de sollicitations de pèlerins, que le grand âge du curé obligeait de plus en plus souvent à décliner. C'est pourquoi Joseph avait remercié le Seigneur lorsqu'il avait reçu une réponse positive à sa demande. Il avait vu en cette opportunité inespérée le signe que Dieu le guiderait à travers la parole du curé ; et tout entier tendu dans la foi qu'il plaçait dans celle-ci, il avait fendu les cent kilomètres de forêt qui les séparaient du village d'Ars-les-Dombes. Avec une brûlante ferveur d'homme très pieux, il mettait volontiers toute sa confiance en cette illustre figure de l'Église. Il s'était donc retrouvé devant le curé d'Ars et lui avait exposé le dilemme qui le rongait : servirait-il mieux le Seigneur en rentrant dans les ordres pour dévouer le reste de son existence à la prière et au grand mystère de l'absolu, ou en officialisant le projet de fiançailles avec la Marie-Élise du village voisin, dans l'espoir de mettre au monde des enfants qu'ils élèveraient dans la foi ? Car, après ce qu'il avait vécu cette dernière année, il n'était pas certain d'avoir assez de force pour se lancer dans une telle union, malgré l'insistance de leurs parents respectifs.

Il avait attendu avec tant d'impatience les conseils du curé, qu'il espérait pouvoir s'extirper du désespoir dans lequel il s'était figé depuis le drame survenu quelques mois plus tôt. C'est pourquoi il avait eu le plus grand mal à masquer sa déception lorsque le curé d'Ars, après un long silence, lui avait calmement déclaré qu'il craignait qu'il se fût éloigné de Dieu s'il pensait vraiment que tout autre que Joseph lui-même fût en mesure de décider de son chemin à sa place. Devant son air déconfit, le curé avait émis un petit rire comme pour rendre la situation plus légère, et avait poursuivi : « Ayez confiance, la réponse tombera d'elle-même, comme une évidence, bien plus vite que vous ne le pensez. »

Maintenant qu'il était à bout de souffle sur le chemin escarpé, le caillou s'enfonçant plus profondément dans la plante de son pied à chaque pas, Joseph ne put s'empêcher de tout remettre en question. Entreprendre un si long voyage pour entendre de pareils lieux communs, et tout cela pour sans doute finir dévoré vif par un loup... Avoir confiance, garder la foi, vraiment ? Non, ce n'était pas lui qui s'était éloigné de Dieu – pensa-t-il avec un accès soudain de rage qui le surprit – c'était Dieu qui l'avait abandonné. Ou avait-il seulement jamais été à ses côtés ?

Il se revit alors en ce jour moite de l'été précédent. Debout, il avait enfoncé ses mains au plus profond des poches de son costume élimé afin d'épargner à son entourage la vision de son index creusant jusqu'au sang la chair de son pouce. Il lui fallait ressentir cette décharge de douleur si vive mais consolante, car elle fut son seul rempart contre la déréalisation et la folie lorsqu'il observa le coffre de bois être lentement descendu au fond du caveau. À cet instant, il avait pensé que celui-ci ressemblait drôlement à la boîte à outils qu'il gardait près de la cheminée : jamais il n'aurait envisagé que l'on pût fabriquer de si petits cercueils. Celui qui gisait déjà dans le caveau paraissait presque monstrueux en comparaison ; pourtant la Marie-Marceline, sa défunte épouse qui était morte en couches à peine un mois plus tôt avait toujours été petite et svelte. Devant cette scène désolante, Joseph se souvint s'être dit qu'après tout, c'était dans l'ordre des choses que le petit soit à nouveau auprès de sa mère. Lui, en tant que père, n'aurait pas pu rivaliser plus longtemps avec les neuf mois que le garçon avait partagés en symbiose avec elle. Sans doute que le petit avait allègrement capitulé face à la maladie afin de retrouver au plus vite cette chaleur irradiant de l'amour maternel que rien n'égale – dont il avait confusément senti être privé dès sa venue au monde.

Des larmes perlèrent au coin de ses yeux, lui brûlant la peau dans l'air froid du crépuscule. Malgré les mois passés, ce souvenir n'avait rien perdu de son caractère irréel, comme s'il pouvait encore n'être qu'un cauchemar. Il avait tellement aimé sa femme, pensa-t-il. Ou appris à l'aimer, surmontant sa réserve initiale. En se découvrant d'abord davantage pendant leurs fiançailles, il avait été convaincu que leurs valeurs communes leur offriraient de solides bases pour construire une famille dans la bienveillance, et avait alors juré de n'aimer qu'elle. Pourtant, bien qu'ils soient allés à l'école ensemble, il n'avait jusque-là jamais pensé à elle autrement qu'en tant que camarade de classe à qui il devait le même respect qu'à ses sœurs. Il n'avait d'ailleurs jamais pensé à aucune fille de quelque autre manière, tout simplement parce qu'il n'avait aucun moyen de se douter qu'un autre monde existât : un univers brûlant et infiniment plus troublant que celui qu'il avait connu jusque-là. Il n'avait aucun référentiel quant au désir, mis à part l'idée floue qu'il devait bien y avoir une notion à opposer à celle de chasteté dont on parlait à la paroisse, ainsi qu'une sensation fugace d'impatience dans son bas-ventre qu'il lui était arrivé de ressentir au petit matin lorsqu'il émergeait de la brume du sommeil, et qu'il aurait aimé retenir plus longtemps. Alors, pour lui qui avait pensé que l'essence du mariage résidait essentiellement dans l'aspect moral des consentements échangés et du serment de loyauté prêté entre époux, les nuits qui suivirent ses noces furent une révélation.

Comment pouvait-on maintenant attendre de lui qu'il recommence tout cela avec une autre, comme s'il n'avait pas déjà connu l'union charnelle avec une femme, ce degré d'intimité qu'il n'eût jamais pu se représenter auparavant, l'enchevêtrement de leurs âmes et de leurs sens ?

Il se sentit submergé de culpabilité. Peut-être était-ce lui le vrai responsable de sa mort. Il l'avait tellement désirée, à chaque instant pendant tous ces mois où ensemble ils avaient exploré cette sphère nouvelle de leur amour : il l'avait découverte, d'abord à tâtons puis avec ardeur, avait embrassé chaque recoin de son corps, lui communiquant son appétit fiévreux. C'étaient ces pulsions impudiques qui avaient imprégné son petit corps d'un germe de vie qui allait finir par la tuer. N'était-ce pas une manière obscure que le Seigneur avait eue pour le rappeler à l'ordre, car il s'était trop perdu dans sa délectation des plaisirs de la chair ? Et s'il était coupable de la mort de la Marie-Marceline, ne serait-ce pas honteux de la trahir davantage en s'unissant avec une autre pour reproduire les mêmes embrasements, alors qu'il lui avait promis par le mariage un amour éternel ? Pourtant, il ressentait par moments qu'une force trouble, tapie dans ses entrailles, le tirait à nouveau vers le chemin du désir – et c'est cette ambivalence qui le faisait le plus souffrir.

Emporté dans ses pensées, il avait relâché son attention du sentier et avant même qu'il pût en prendre conscience, son pied heurta un gros bloc de pierre et il se retrouva étendu sur le sol, une douleur sourde dans le genou lui coupant le souffle.

\*

Dans ce genre d'instant, le temps se déforme et ne suit plus aucune règle habituelle. Tout s'accélère en un battement de cœur, mais chaque mouvement, chaque prise de décision semble opérer comme au ralenti, injectée d'une acuité nouvelle.

Le loup avait été à l'affût de ce moment depuis plusieurs heures. Mais devant l'adresse apparente que possédait sa proie, son avidité du début avait fini par céder à une certaine résignation. C'était presque par automatisme qu'il avait continué à suivre l'homme le long du chemin, ou par une sorte d'étonnante familiarité qu'il s'était mis à ressentir pour la présence de ce dernier. Voilà pourquoi il fut décontenancé lorsque soudain, un cri le tira de l'état second dans lequel il avait glissé, et qu'un instant plus tard, la silhouette de l'homme ne se dressa plus devant lui comme jusque-là, ses contours se découpant dans la faible lueur du jour déclinant. À la place, une forme écrasée sur elle-même gisait pathétiquement à même le sol, émettant un râle étouffé. Le loup resta d'abord immobile dans sa surprise, attendant quelques instants pour vérifier que l'homme ne se relevait pas. Puis son instinct millénaire le submergea comme une vague, tous ses sens se réveillant en chœur. Sa vision s'aiguïsa et le halètement de l'homme devint pour lui à la fois insupportable et terriblement excitant : il semblait lui supplier d'agir.

En un bond, il s'élança sur sa proie et l'encadra plus profondément dans le sol, sa tête émettant un bruit sourd lorsqu'elle s'écrasa contre les pierres. Tous crocs sortis, il perçut nettement l'odeur âcre qui exsudait à travers les vêtements de l'homme, et que la peur chargeait d'une acidité particulière. Elle était si enivrante que le loup voulut aussitôt planter ses canines dans ce cou qui avait l'air si tendre, d'où jaillirait l'abondant liquide brûlant et

salé dont il se gorgerait tout entier. C'était un désir violent et implacable : il fallait que cette chair chaude soit à lui, que leurs suc se mélangent, qu'ils se consomment l'un et l'autre par l'appétit ardent qui unit et oppose à la fois la vie et la mort.

Mais alors qu'il s'apprêtait à assouvir ce besoin, son regard croisa par hasard celui de l'homme. Ce qu'il y vit le dérouta : ses yeux ne semblaient pas apeurés, contrairement à ceux qu'il avait l'habitude de voir dans leurs derniers instants d'éveil. Au contraire, ceux de l'homme semblaient empreints d'une telle sérénité qu'il crut y reconnaître la même douceur que dans celui de ses frères, lorsqu'il était encore dans la meute. L'homme se livrait à lui de toute son humilité et lui offrait sa confiance, ce qui le déstabilisa tellement qu'il ne se souvint alors plus lequel d'entre eux fût censée être la proie, voire s'il s'agissait véritablement d'une attaque – ou au fond simplement d'un jeu fraternel.

Il plongea son regard jaune dans celui de l'homme, et tous deux crurent y lire, dans la pupille couronnée d'un iris lumineux, à travers une myriade de nerfs, de cellules et de souvenirs, le reflet d'un pardon.

\*

*Cette nouvelle est en grande partie inspirée de faits et de personnages réels. Je la dédie à la mémoire de Joseph Perret, mon arrière arrière-grand-père, né en 1830 et décédé en 1922 à l'âge de 91 ans. Il eut dix enfants, dont le petit Joanny Michel issu d'une première union qui décéda à l'âge d'un mois à Roche Pelaz, dans le Haut Valromey.*

**Anne Perret-Phichitkul (Rhône)**